

Socrate, inventeur du savoir-vivre

Philosophie. Jean-François Balaudé renouvelle l'approche du penseur grec, en compagnie d'Empédocle et de Platon. Une étude qui va compter.

FRANÇOIS GACHOUD

La révolution majeure qui touche la raison d'être de la philosophie est au fond récente. Elle tient à une nouvelle vision du savoir en rapport avec nous. Le savoir n'est plus seulement désormais la recherche d'une vérité théorique chargée de rigueur et d'arguments éprouvés; elle est un savoir doublé d'un projet de vie, la nôtre. Aussi la question centrale de la philosophie est-elle devenue celle du savoir-vivre: «Comment vivre, dans quel éclairage et selon quelle fin?» Si la pensée demeure une forme haute et exigeante de l'activité humaine, ne doit-elle viser un mieux vivre où le bien penser et le bien vivre se rencontrent et se fécondent mutuellement?

La vertu n'est donc pas ce pensum tant décrié et imposé du dehors

«Pour un homme, une vie sans examen ne vaut pas d'être vécue.» C'est déjà ce qu'exprimait Socrate voici vingt-cinq siècles. On a certes toujours souligné l'importance de Socrate. Mais ce qu'on redécouvre mieux aujourd'hui, c'est la révolution profonde qu'il a provoquée en orientant le travail de la pensée vers le savoir-vivre que chacun doit apprendre à élaborer lui-même. C'est sur cet acquis indépassable que J.-F. Balaudé met l'accent, même si par ailleurs son étude fait une place de choix au présocratique Empédocle avant de déboucher sur le noyau central de la philosophie de Platon, un Platon inséparable du Socrate qui l'a révélé à lui-même et sans lequel il ne serait pas devenu le grand Platon.

La force et la qualité majeure de l'ouvrage de Balaudé sont d'avoir su montrer que le savoir-vivre fut déjà le souci éthique



La mort de Socrate, un moment fondateur de la philosophie. DR

prépondérant de la pensée d'Empédocle avant Socrate et que ce même souci a porté l'édifice platonicien tout entier après lui. Le livre est passionnant à lire parce que l'auteur a su reconstruire cette trajectoire en soi complexe sans oublier d'en bien définir et délimiter les moments révélateurs.

Empédocle avant lui

La question qui se trouve au cœur de tous les enjeux, c'est évidemment celle de l'apport décisif de Socrate. Qu'est-ce qui fit révolution dans sa démarche? D'abord, sa pratique constante de l'elenchos, c'est-à-dire de la «mise à l'épreuve». Lorsque Socrate proposait quotidiennement à un interlocuteur rencontré sur l'agora de s'entretenir avec lui, son intention n'était pas de lui enseigner, mais de le tester. Le tester sur quoi? Sur lui-même, sur ce qu'il est. Et ce qu'il est,

c'est ce qu'il deviendra par lui-même en éprouvant son rapport au bien, au mieux vivre, un mieux vivre qui concerne aussi le bien de la cité. En travaillant à quoi? A rendre son âme disponible à la pratique des vertus. Car sans les vertus, il est impossible, selon Socrate, de construire un mieux vivre. Les vertus? Est-ce que cela sonne juste et désirable? Pourquoi donc les vertus?

Faire des choix

Aux yeux de Socrate, rien n'est jamais acquis à l'être humain. Il est libre, c'est un privilège; il est intelligent, c'est un don précieux. Mais encore faut-il qu'il apprenne à penser, qu'il apprenne à vivre sa liberté et cela ne va pas sans faire des choix bons et valorisants. Il doit les vouloir pour lui-même certes, mais cela va se jouer prioritairement dans son rapport avec les autres. Les autres sont en effet

comme lui, ils sont ses semblables et eux aussi ont à travailler dans le même sens. Par conséquent, la justice, le respect, l'honnêteté, le courage, la modération, la générosité, la tolérance, la bonne foi, l'amitié, la compassion et d'autres vertus encore deviennent ce qui rend possible le bien vivre ensemble. Telle est la clé de l'éternel apprentissage du devenir soi-même en accord avec ses semblables. La vertu seule peut nous rendre aimables et sociables et l'on n'a jamais fini d'y travailler.

Pas un pensum

La vertu n'est donc pas ce pensum tant décrié et imposé du dehors comme un dogme. C'est ce travail sur soi devenu indispensable si l'on veut créer une harmonie entre les hommes. On dirait aujourd'hui: indispensable si l'on veut respecter les droits de l'homme et garantir l'équité, la li-

berté, la valeur de tous et de chacun. La perspective socratique, c'est au fond l'immense travail de la fidélité à soi en relation avec les autres dans une perspective de reconnaissance mutuelle. C'est à ce prix-là seulement que s'édifie le savoir-vivre. Raison pour laquelle Socrate nous parle encore. C'est ce que Platon lui-même, en bon disciple de son maître, n'a cessé de mettre en valeur dans son œuvre. C'est en somme ce que les Grecs nous ont transmis comme matrice de notre propre civilisation. Jean-François Balaudé a composé un livre qui est une belle invitation à réaliser ce que nous leur devons. I

> **Jean-François Balaudé**, *Le savoir-vivre philosophique. Empédocle, Socrate, Platon*, Ed. Grasset, coll. Le Collège de philosophie, 332 pp.

> **A lire aussi**, de Pierre Hadot, «La figure de Socrate» dans *Exercices spirituels et philosophie antique*, Ed. Albin Michel, 2002, pp. 101-141.

LOUIS ALTHUSSER

Lettres à Hélène

Celui qu'on a appelé dans les années 60-70 le «sourcier» de la pensée marxiste était un philosophe majeur, un maître à penser au même titre que Foucault ou Derrida. Il fut pourtant le premier penseur de l'histoire de la philosophie qui, en proie à un chaos mental le conduisant peu à peu à la folie, étrangla sa femme Hélène un matin de 1980.

Plus de trente ans après ce drame paraît le volumineux recueil de lettres qu'il lui adressa de 1947 à 1980. Comment ce puissant penseur en arriva à pareille extrémité alors que la révélation de ces lettres expriment un amour profond et durable pour cette militante communiste, véritable héroïne de la Résistance, qui fut sa compagne de route dès 1946? C'est tout l'intérêt de cette publication où il nous est donné d'assister à la coexistence étrange et terrible entre l'état d'un esprit capable d'éclats de génie comme philosophe et l'état progressif de la confusion mentale tragique qui finit par l'emporter aux confins de la déraison. Les *Lettres à Hélène* sont un document unique, un véritable voyage qui prend l'allure d'une confession dont on ne peut sortir que bouleversé, mais aussi conscient de l'immense fragilité humaine qui habitait un noble penseur. FG

> **Louis Althusser**, *Lettres à Hélène 1947-1980*, édition établie par Olivier Corpet et préfacée par Bernard-Henri Lévy, Ed. Grasset/IMEC, 720 pp.

REYNALD FREUDIGER

Des anges passent

Son premier roman paru en 2009, *La mort du prince bleu*, avait indiqué l'attirance de l'écrivain vaudois Reynald Freudiger pour l'Amérique latine. Son recueil de nouvelles, *Anges*, confirme la source d'inspiration non seulement littéraire mais aussi éprouvée par le voyage. Et la forme brève réussit plutôt à Reynald Freudiger. Systématique de la construction, références appuyées, thématique souple mais récurrente: celle des anges qui passent, des rencontres étranges et révélatrices. Des récits brefs qui lui permettent aussi de s'essayer avec bonheur à divers genres, dont une délicate satire des voyages touristiques à Cuba ou l'approche toute de subtilité des phénomènes à la limite du paranormal, comme cette épique apparition d'un visage dans un bus, où il reste à savoir si c'est celui de Jésus ou celui de Don Quichotte.

Autant d'exercices de style, mais pas seulement. Parce que les nouvelles de Reynald Freudiger posent une bonne question au lecteur. Solidement ancrées dans la tradition latino-américaine, elles nous interrogent: le merveilleux, le fantastique, la vision métaphysique ne seraient-elles que le fruit d'un désir? Celui d'aller au-delà de notre condition matérielle, pour espérer capter un signe? Quitte à se heurter à la cruauté, comme dans *Jeux d'enfants* où justement la mise en scène n'a rien d'enfantin, sur fond de machisme colombien. Mélange donc que ce recueil plutôt réussi, qui évoque encore l'histoire récente et sanglante du continent. JS

> **Reynald Freudiger**, *Anges*, Ed. L'Aire, 179 pp.

en bref

DOMINIQUE PARAVEL Si tu vas à Venise

L'avantage littéraire avec Venise, c'est que la cité autant que son histoire excitent immédiatement l'écriture. Encore faut-il maîtriser cette fascination. Ce que réussit Dominique Paravel, Française depuis longtemps installée dans la Cité des Doges comme guide culturelle, qui publie son premier ouvrage de fiction, un recueil, *Nouvelles vénitienes*. La production de chefs-d'œuvre y occupe une grande place. Mais le rôle de la ville, si sensuelle, aussi. Et celui du pouvoir, si changeant au travers des époques. Bien sûr le Tintoret est là, notamment. Mais ce sont les contorsions de la cité qui animent les petits récits. Car si l'on veut comprendre le génie de l'art vénitien, il faut accéder au génial tombeau infini. Aux jeux de rôles. A la prostitution. Aux couleuvres. Jusqu'aux fantasmes contemporains. JS

> **Dominique Paravel**, *Nouvelles vénitienes*, Ed. Serge Safran, 189 pp.

Bienvenue dans la télé-réalité

Jean-Bernard Vuillème • Ça a l'apparence et le goût de Kafka, mais c'est le nouveau roman de l'écrivain neuchâtelois qui réfléchit aux manipulations médiatiques de l'individu.

JACQUES STERCHI

Un homme est engagé en tant que médiateur par la Compagnie, grande firme d'assurances dont le siège est étrangement situé dans une vallée brumeuse en dehors de la ville. Derrière son bureau «ministre», il se retrouve en compagnie d'une brochette de cadres supérieurs et de deux secrétaires qui se livrent à un combat «à mort». Décor qui renverrait plutôt au *Château* de Kafka, tout comme l'ambiance des débuts du nouveau roman de Jean-Bernard Vuillème, *M. Karl & Cie*.

Sauf que l'écrivain neuchâtelois est trop subtil pour faire croire à un simple exercice d'admiration ou d'imitation de l'écrivain pragois. S'il emmène son lecteur dans les tourments de son personnage, qui ne parvient pas à comprendre en quoi consiste son emploi, Jean-Bernard Vuillème bifurque soudain pour démêler son intrigue: nous sommes en pleine télé-réalité. Mais là encore, l'écrivain ne

se contente pas d'une énième critique de cette virtualité peu ragoûtante, faite de caméras omnipotentes et de flatterie des plus bas instincts humains. Il médite sur les manipulations médiatiques de l'individu, au sens large du terme. Par l'image que le travailleur se doit de rendre à son entreprise. Par la configuration psychologique dont nous sommes tous plus ou moins les victimes. Le paraître, la justification de notre présence dans un schéma social. Et que faire des fantasmes qui resurgissent malgré nous, qu'ils soient érotiques ou morbides?

Il serait dommageable de révéler ici l'articulation détaillée de l'intrigue de *M. Karl & Cie*. Précisément parce que c'est avant tout l'écriture qui y préside. Une écriture particulièrement dense, tendue, multipliant les détails et l'expression des sentiments. C'est un très heureux mélange entre monologue intérieur, articulation de discours d'angoisses diffuses, de pastiches et de loufoquerie que nous

offre Jean-Bernard Vuillème. Et si l'on se prend au jeu, qui est donc l'ultime réalité de cette histoire, c'est bien que le roman est réussi. Puisqu'il piège son lecteur jusqu'aux deux tiers du récit environ. C'est donc que tous nous avons une crédulité, une propension à croire, à admirer les miroirs aux alouettes. A céder à la soi-disant logique d'un pouvoir même si celui-ci n'a aucune justification.

Ainsi, quand un des personnages est théâtralement assassiné, ni M. Karl ni le lecteur ne réagissent vraiment. Ne sommes-nous pas dans la logique de l'absurde? Voire dans l'amusement de cette péripiétie grotesque? *M. Karl & Cie* est un livre plus grave qu'il n'y paraît. Il renvoie à notre responsabilité morale. A cette capacité de plus en plus ténue de résistance aux énormités d'un système qui ne fait de nous que des pantins, filmés, monnayables et stupides. I

> **Jean-Bernard Vuillème**, *M. Karl & Cie*, Ed. Zoé, 196 pp.